

Extrait du livre

Les surréalistes au quotidien

Christian Bussy

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

« FOR INTÉRIEUR »
Écritures autobiographiques

« For intérieur » explore le registre très singulier de l'écriture intime, de l'individuel et de l'universel, du personnel et de l'historique. La collection accueille des textes qui repoussent les frontières du genre : fragments d'une vie, autobiographie rêvée, confessions pudiques ou impudiques.

Cet ouvrage est publié
avec l'aide de la Communauté Française de Belgique.

Photos de couverture :
Marcel Mariën photographié à Douai (1991) © Olivia Fryszowski
En quatrième de couverture et de gauche à droite :
Madame X, Louis Scutenaire,
Marcel Mariën, Georgette Magritte et Loulou, René Magritte
et Irène Hamoir.

Graphisme : Millefeuille

Christian Bussy

LES SURREALISTES AU QUOTIDIEN

Petits faits vrais

Préface d'Olivier Smolders



Christian Bussy et Marcel Mariën : accrochage à La Galerie Saint Laurent. (1967)
Photo Georges Thiry.

L'homme qui a vu l'ours

Les surréalistes de Bruxelles, si tant est que cette appellation ait un sens, n'ont jamais fait de prosélytisme. Passée la rencontre des quelques complices dont le nombre atteignit à peine les doigts de la main, ils ne cherchèrent aucune compagnie, boudèrent leurs camarades du Hainaut et congédièrent sans états d'âme la plupart de leurs confrères parisiens. Cet esprit d'indépendance, ce peu d'entrain pour les effets de groupe, fussent-ils même limités à eux-mêmes, devinrent pour plusieurs d'entre eux, au fil des années, la marque d'un pessimisme latent, d'un doute sur l'intérêt de toute entreprise collective.

Ces quelques *complices surréalistes* seraient aujourd'hui pour la plupart tombés dans l'oubli – selon un de leurs vœux les plus chers – s'il n'y avait eu l'inlassable travail de Marcel Mariën, à la fois acteur, éditeur, historien, chroniqueur et archiviste du mouvement. Tout cela en prêchant le plus souvent dans le désert, faut-il le rappeler, avec une persévérance que rien ne semblait pouvoir ébranler. Puis vint l'imprévisible succès des œuvres de Magritte. Imaginée au service d'une révolution dite *surréaliste*, celles-ci devinrent lentement mais sûrement les enfants chéris des marchands d'art et de vernissages mondains. Paradoxalement, il est probable que ce succès jeta plus d'ombre que de clarté sur le *groupe surréaliste* dont Magritte avait été une des chevilles ouvrières. La culture de masse ne reproduit pas impunément une œuvre à des millions d'exemplaires et l'on sait combien une trop forte mise en lumière aveugle même les esprits les plus pénétrants.

Ceci n'empêche évidemment pas qu'une poignée d'hommes incarnèrent en Belgique pendant quelques décennies, d'une façon aussi improvisée qu'imprévisible, un moment rare et précieux de liberté intellectuelle, de force créatrice et de révolte intérieure. Peu de témoins furent au cœur de cette aventure sans y avoir été invités. Certains jouèrent des coudes pour en récolter sur le

tard quelques miettes, d'autres s'en firent les chantres de l'après bataille, beaucoup se contentèrent d'en faire un éloge posthume à travers une admiration déraisonnable pour les œuvres qu'elle avait incidemment laissées derrière elle.

Christian Bussy fréquente les surréalistes de Bruxelles à partir des années soixante. C'est alors un jeune journaliste dont les centres d'intérêt assez éclectiques le conduisent à aborder des sujets de traverse, souvent marginaux par rapport à la ligne de conduite de son employeur, la radio puis la télévision nationale belge. Mais comme on lui laisse les coudées assez franches, il va souvent où bon lui semble, vers les personnalités littéraires ou artistiques qui l'intéressent plutôt que vers celles qui font l'actualité, les abordant avec un mélange de candeur et d'impertinence. Assez naturellement, il en vint à s'intéresser aux surréalistes, à les rencontrer, puis à les faire connaître à travers de nombreuses émissions de radio et de télévision. Subjugué par les personnalités fortes qu'il avait en face de lui, il devint ensuite pour plusieurs d'entre eux un ami généreux de son temps et de son talent, toujours prêt à mettre la main à la pâte, d'abord bien évidemment pour réaliser des entretiens filmés, mais aussi pour l'organisation d'expositions, les démarches auprès d'éditeurs pour défendre un manuscrit, la négociation de manuscrits originaux auprès de collectionneurs, la réalisation d'enquêtes susceptibles de fournir des informations inédites pour Mariën qui en faisait ensuite son miel dans *Les Lèvres Nues...* Bref il fut partie prenante de mille événements liés à l'activité de ceux qui, de son propre avis, devaient "changer sa vie".

Marcel Mariën est sans aucun doute le surréaliste que Bussy fréquenta le plus longtemps et le plus assidûment, au point de voir parfois en lui une sorte de père adoptif ou de mentor. Que celui-ci ait parfois abusé du dévouement d'un disciple aussi dénué de calculs, est fort probable. Il s'était lui-même choisi un maître à penser en la personne de Paul Nougé, pour lequel il semblait avoir épuisé par avance tout le potentiel de dévouement et de fidélité dont il était capable. De cette personnalité qui le fascinait, il adopta même, en le transformant, un certain art de la duplicité. Ceci importe peu en définitive puisque c'est pour d'autres raisons qu'on se souvient

de Mariën comme d'un homme d'exception. Bussy lui-même ne s'y est pas trompé lorsqu'il dit ne rien regretter car il doit aux surréalistes, et à Mariën en particulier, ce "sentiment de vivre" qui fit de sa vie une vraie aventure.

Il se trouvera certainement des esprits chagrins pour trouver ce livre de souvenirs trop anecdotique, trop enlisé dans les petites aventures de la vie quotidienne. Mais ce serait oublier que les surréalistes eux-mêmes n'ont eu de cesse de répéter que le cœur de leur *expérience* se trouvait dans les détails de la vie et non pas dans les œuvres, encore moins dans les livres d'art ou d'histoire. Il s'agissait de toujours se rappeler qu'on peut mourir d'une seconde à l'autre et, partant de là, de se demander comment brûler notre chandelle d'une flamme toujours brûlante. La littérature, la peinture, la musique ne sont alors que des pis-aller, des occasions de surprise ou de rébellion, parfois seulement des moyens de gagner un peu d'argent pour subvenir aux nécessités matérielles. Pour le reste, il faut se donner le *sentiment de vivre*. Tout vient alors faire farine au moulin, les rencontres insolites, les expéditions improbables, les projets éditoriaux délirants, les disputes, la conquête des femmes, les tracts jubilatoires. C'est là évidemment que ce livre trouve toute sa pertinence, jusque dans ses défauts même, ses imprécisions, ses mouvements d'humeur, ses anecdotes légères, son refus de prendre de la hauteur. Il s'agit de casser l'idée trompeuse selon laquelle la vraie vie serait *ailleurs* que dans notre fameux "pétrin quotidien". Il s'agit d'évoquer la vie, avec ses impudeurs, ses petitesesses, ses vues tronquées, ses imperfections, mais aussi avec ses accents de vérité, son urgence, ses hasards, ses coïncidences, ses moments d'euphorie ou de doute, et puis avec son échéance tragi-comique toujours en ligne de mire. Christian Bussy sait de quoi il parle. Il a accompagné ses amis surréalistes jusqu'aux portes des cimetières.

Olivier Smolders



Le groupe « Correspondance ».
De gauche à droite : Paul Nougé, Marcel Lecomte
et Camille Goemans. (Vers 1928)

Nous nous aidions à inventer sur le réel deux ou trois idées efficaces
(Paul Nougé - 1924)

Travailler pour l'éternité et détruire à mesure
(Camille Goemans)



Les Surréalistes de Bruxelles à l'exception de Paul Nougé devant « La Fleur en papier doré ». De gauche à droite : Marcel Mariën, Camille Goemans, Irène Hamoir, Gérard Van Bruaene, Georgette Magritte, E.L.T. Mesens, Louis Scutenaire, René Magritte, Paul Colinet. (1953) Photo Albert Van Loock.

Aux miens,
aux miennes.

Avant-propos

Bien que j'en aie déjà témoigné par des textes et par de nombreuses émissions en Radio et en Télévision, des amis me pressent depuis longtemps de rédiger mes souvenirs des surréalistes de Bruxelles. J'ai en effet eu la chance de rencontrer Marcel Mariën presque tous les jours pendant plus de vingt ans et de connaître la plupart des autres membres du groupe, Scutenaire, Magritte, Nougé, Souris, Dotremont... Ma paresse naturelle et l'embarras de recourir à l'informatique a longtemps différé ce projet. Et puis voici qu'un petit enregistreur et un jeu de questions-réponses avec Thérèse Marlier, qui a travaillé aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Bruxelles en qualité d'attachée de Presse, ont levé tous les obstacles. Grâce à son oreille attentive et à la spontanéité de ses questions, je me suis pris au jeu et, en réveillant ces souvenirs, je lui ai raconté qui étaient ces hommes d'exception que j'ai côtoyés.

Peut-être trouvera-t-on qu'au fil de ces entretiens je succombe trop à la tentation d'accumuler des anecdotes et de ne voir l'histoire que par le petit bout de la vie quotidienne. Cependant n'est-ce pas là que se trouve la vraie vie, celle qui nous marque, celle qui intéressait tant Mariën, celle qui dépeint les hommes tels qu'ils sont ? Je laisse le soin à d'autres, qui ne s'en privent d'ailleurs pas, de se pencher plus attentivement sur les textes et les œuvres des surréalistes. De mon côté, je souhaite faire revivre à travers mille petits faits vrais, tantôt anodins, tantôt significatifs, ce qu'a été leur vie de tous les jours.

Et puis j'ai fait depuis peu l'expérience d'une grande surprise, pourtant prévisible pour la plupart des hommes, l'apparition de l'oubli, l'oubli aussi terrible que le vieillissement. Je retombe par hasard sur des notes de voyage prises au mois d'août 1983 où j'étais parti en voiture avec ma femme dans le sud de l'Italie, très exactement dans les Pouilles. Je vois des noms de villages, allusion à des églises que nous avons visitées... *L'église San Francesco*, à

Ancona, l'Assomption de Lotto... J'ai tout oublié. À Jesi, quatre Lotto dans la pinacothèque. Oubliés. À Recanati encore un Lotto, une vierge désabusée qui faisait la moue. Oublié. Même en relisant le passé, l'oubli est encore plus profond. Contre l'oubli, c'était le titre d'une de mes émissions pour le Troisième Programme Radio à propos d'un certain nombre d'écrivains. À mon tour de lutter contre l'oubli.

Au cours de ces entretiens, je me suis souvent autorisé à passer d'un sujet à un autre, pris par le feu de la conversation. Même en essayant de garder une certaine chronologie, il m'a semblé préférable de conserver ensuite lors de la transcription ce ton de liberté que seule donne la spontanéité d'une parole sans entraves. Ce ne sont donc pas des propos mûrement réfléchis que je livre ici, mais une conversation à bâtons rompus, évoquant ce quart de siècle entièrement consacré à mes amis surréalistes qui ont profondément changé le cours de ma vie.

Transcription des entretiens : Huguette Lendel



Christian Bussy.